

Catherine Millet : « Houellebecq sublime notre vulgarité »

Catherine Millet, auteure d'« Une enfance de rêve » et directrice de la rédaction d'« Art Press », livre ici son regard sur l'œuvre de Michel Houellebecq alors que paraît « Sérotonine ».

Par Catherine Millet Publié le 03 janvier 2019 à 05h15



L'écrivaine Catherine Millet, en 2018. ULF ANDERSEN / AURIMAGES

Le premier mérite de Michel Houellebecq est d'être un très bon auteur populaire. Lorsqu'on jette un œil à ce que sont devenues depuis quelques années les listes des meilleures ventes de livres publiées par les magazines, cela compense un peu et rassure. Les lecteurs se rendent compte qu'il est le seul à envisager de front les vraies questions qui se posent à notre société et, conséquemment, à eux-mêmes dans leur vie quotidienne. Des questions que beaucoup refusent absolument de voir par culpabilité postcoloniale, morale devenue religion laïque, et par ce qu'il faut bien appeler « trouille », plutôt que « peur », de mettre au jour des pouvoirs qui, par les voies meurtrières du terrorisme ou par celles, insidieuses, de l'économie, mettent à mal la démocratie. On l'a vérifié lors des polémiques qui accueillirent la sortie de son précédent livre, *Soumission* (Flammarion, 2015), dont on sait pourtant de quels drames il fut prémonitoire et de quelles lâchetés il continue d'être un excellent outil d'analyse. Est-ce que Houellebecq n'a pas payé alors d'avoir fait le boulot qu'étaient incapables de faire universitaires, journalistes et autres politiciens ?

Mais la soumission à la terreur simplement intellectuelle exercée par l'islamisme n'est pas la seule qu'il dénonce, il y a aussi les ravages de la réorganisation mondiale des marchés ou encore la dévirilisation des hommes dans nos sociétés occidentales. Cela, on le vit dans toutes les couches de la société, et on en souffre. Le PDG, le cadre de son entreprise humilié, son fils qui s'est fait plaquer par sa petite amie, sa femme qui vieillit, son fournisseur étranglé par des marges de plus en plus réduites, tout le monde a de bonnes raisons d'acheter un livre de Michel Houellebecq.

Sa technique du récit

Quant à moi, dont le métier est d'écrire, ce que j'admire le plus chez lui, au-delà de certains des thèmes susmentionnés, c'est sa technique du récit, remarquable. A la lecture de *La Carte et le Territoire* (Flammarion, 2010), par exemple, plus que la satire du monde de l'art (pour ça, je suis un peu trop de la partie pour ne pas avoir repéré quelques défauts d'appréciation, péchés véniels), j'avais admiré la perfection avec laquelle s'opéraient le développement et l'entrecroisement des thèmes : la carrière de l'artiste, le rapport au père, l'enquête policière, la « disneyisation » de la campagne française. La lecture se faisait sans heurt alors que ces thèmes conservaient une sorte d'autonomie, exactement comme la vie nous somme d'être nous-mêmes tout en nous faisant passer d'un monde étanche à un autre.

Le nouveau roman de Houellebecq, *Sérotonine*, porte à son point d'excellence le très subtil tissage entre la parole du personnage qui dit « je » et celle du narrateur, bien obligé de dire « je » aussi, mais qui ne se confond pas avec lui. Cela donne une coulée de lecture qui ressemble à ces tissus un peu grossiers appelés « bourrettes », où l'usage d'un fil irrégulier laisse courir sur la surface un léger relief. Houellebecq transcrit ce mélange d'espoirs avortés, de plaisirs élémentaires, d'intelligence instinctive et d'incorrigible naïveté que la plupart d'entre nous, lui compris bien sûr, remuons au fin fond de nous-mêmes sans bien savoir ou oser – surtout dans cette période de répression féroce des pulsions sexuelles que nous traversons – l'exprimer. Puis, par passages, dans quelques pages, il lui donne le relief, la hauteur dont est capable l'écrivain Michel Houellebecq (je recommande en particulier, dans ce nouveau livre, les passages sur l'amour, même si je ne partage pas sa vision).

Bref, il sublime notre vulgarité et, contrairement à ce que pourrait laisser croire la simplicité de l'écriture, cela représente, j'en suis certaine, un très gros travail de mise en forme. Dans *Rester vivant*, petit chef-d'œuvre qui date de 1991 (La Différence), on lit cette vérité fondamentale : « *Croyez à la structure.* » Je crois que, pour réaliser ce travail, Michel Houellebecq est de tous les écrivains français contemporains celui qui aime le plus ses semblables.

Catherine Millet (Ecrivaine)